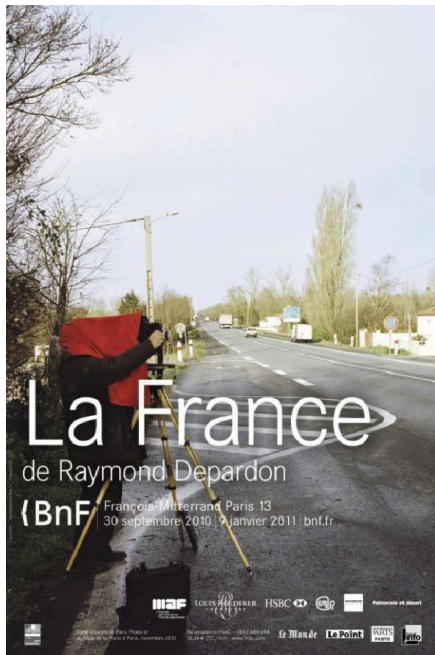


Des expositions

## La France de Raymond Depardon



### La France de Raymond Depardon

© Raymond Depardon / Magnum photo / CNAP

*Une petite exposition de rien du tout, cela vous tente ?*

*Raymond Depardon nous propose, en 36 photographies, un instantané de la France d'aujourd'hui. Attention, cette France là, va vous surprendre. Ce n'est pas celle de Paris ou des grandes métropoles. Ce n'est pas davantage la France des « lieux qui gagnent » ni des lieux de misère. La France que vous allez découvrir, c'est une France de l'entre-deux, un bazar organisé selon la formule du géographe Michel Lussault qui définit aussi le travail de Raymond Depardon comme la présentation des « lieux de peu » évoquant des « gens de peu ».*

*Vous allez donc découvrir une certaine France, celle des lieux moyens, sans génie reconnu ou avéré. Vous qui passez sans la voir, puisqu'on ne prête pas attention à son quotidien, à ces mille petites choses sans grâce, allez à la Bibliothèque Mitterrand et regardez.*

*Deux grands géographes, Armand Frémont et Michel Lussault ont vu l'exposition et l'ont déjà commentée.\**

## Raymond Depardon, l'arpenteur du territoire

Il est né en 1942, à Villefranche-sur-Saône, à la campagne, et depuis lors il n'a cessé d'observer et d'analyser la France rurale.

Photographe dans différentes agences, Dalmas, Gamma, Magnum, il est aussi cinéaste et tourne le film *Tchad* en 1974. En 1985, il reçoit le César du meilleur court-métrage pour *New York*. En 1994, il reçoit le César du meilleur documentaire pour *Délits flagrants*. En 2008, il

cosigne l'exposition Terre natale avec Paul Virilio à la Fondation Cartier. L'enracinement, le déracinement.

En 2010, nous le retrouvons donc à la Bibliothèque nationale. En plus de l'exposition, un livre est publié aux éditions BNF/Seuil (336 p, 315 photos) ainsi qu'un hors-série de Télérama, où géographes, historiens, sociologues et écrivains réagissent à ses photos.

### **Le souci de capturer des choses de rien.**

Donnons la parole à Raymond Depardon.

Il a écarté les thèmes qu'il a déjà explorés : le monde rural, et aussi les grandes villes, les centres-villes, les grandes banlieues. Pourquoi ? Parce qu'elles sont toutes franchisées et offrent le même visage. Parce qu'elles sont grises et tristes et interchangeables. Alors que les lieux de l'entre-deux, sans apprêt ni pittoresque, sont souvent riches en couleurs.

Il confie que dans les librairies, la plupart des livres montrent les régions, terres de contrastes, ou la France vue du ciel. Lui, il veut montrer la France vue d'en bas, ces mille signes qui vous font comprendre, avant même de savoir qu'une frontière est passée, que vous n'êtes plus en France. Il ajoute : « dans mes photographies, je me débarrasse d'une certaine esthétique. Volontairement et consciemment. Ce n'est pas ça l'important. C'est plus le lieu qui y apparaît, le lieu habité et moi-même dans ce lieu.

### **Le parti pris de montrer des lieux vides d'habitants.**

Le choix s'est imposé à Depardon de vider les lieux de leurs habitants pour laisser les lieux parler d'eux-mêmes ; de ne pas montrer les gens, mais de montrer là où ils vivent et comment ils bricolent cet endroit. Il estime qu'une galerie de portraits nous aurait distraits de l'essentiel et il se refuse à remplir systématiquement les photos de figurants.

### **Six ans de nomadisme.**

Nomade dans l'âme, il se fixe pour mission, en 2004, de sillonner les routes de l'hexagone, les routes secondaires surtout, au gré des saisons et de la lumière afin de montrer, à égalité, les régions que chacun rêve de visiter ou celles qui se dérobent à tout romantisme.

Il dit : « J'ai visité des lieux très différents, où parfois l'histoire n'a rien de commun d'un pays à l'autre. Cette distance que je me suis imposée, techniquement et formellement, m'a permis de passer au-dessus des spécificités régionalistes et d'essayer de dégager une unité : celle de notre histoire quotidienne commune.

Après 70 000 km et 7 000 clichés puis un tri drastique, il ne reste que 36 photographies géantes.

### **Le travail à la chambre photographique.**

Au noir et blanc qu'il a longtemps privilégié, il préfère ici la couleur, la lumière unique, neutre, délicate et sensible, celle des intersaisons. Il utilise une chambre en bois et de l'argentique.

Laissons parler le photographe : « Je vois une photographie à faire, à partir de là je vais vite et plus rien d'autre n'existe. Je me concentre sur l'emplacement. C'est ici qu'il faut faire la photo. Puis suivent les gestes mécaniques... La photo est faite. Il ne m'a fallu que quelques dizaines de secondes. Cette posture de la chambre posée sur un pied, tel un chevalet est l'essence même de l'acte photographique. Les gens n'ont pas le sentiment que j'ai fait une photographie à la volée ».

Depardon dit aujourd'hui : J'ai réalisé ce dont j'avais toujours rêvé : prendre une route sans savoir ce qu'il y avait au bout.

## Unité dans la diversité : une grande salle pour 36 photographies

**Une immense et unique salle contient les 36 photographies, prises entre 2004 et 2010.**

Elles sont grandes, de même hauteur et de largeur comparables. Elles se succèdent en rangs serrés. Les couleurs sont vives.

Au milieu de la salle une sorte de podium à degrés pour s'asseoir, observer et se mettre à distance. Aucun texte n'explique le lieu photographié. Vous restez libres de regarder seulement des plages, des montagnes, des arbres ou des églises, des bistros, des objets quotidiens... Ou tels des détectives de retrouver, avec un œil de géographe un habitat normand ou alsacien, un panneau indicateur du Jura, la localisation d'un arpent de vigne. Rassurez vous : si vous n'avez pas trouvé, la salle suivante vous remontre les photos avec leur lieu de prise de vue !

Enfin dans les salles qui suivent un hommage est rendu aux « maîtres » de Depardon : les américains Walker Evans et Paul Strand. Puis une dernière salle présente la fameuse et mystérieuse chambre.

**Les photos, nul ne peut en douter sont belles.**

Ce qu'elles montrent est incongru, plutôt moche. Un vide sidéral vous saisit, personne ou presque pour rompre votre solitude.

Alors vous sautent aux yeux des maisons individuelles ou de petits immeubles collectifs, pimpants ou décatis ; une profusion de devantures de petits commerces : boulangeries, boucheries charcuteries ; une série de bars tabac, de relais de presse (Relais du Vivarais, Midi Libre, Dernières nouvelles d'Alsace) de salons de coiffure. A l'évidence, il aime les salons de coiffure ! Et puis viennent les services publics comme cette Mairie Ecole (du Nord), des enseignes (Coop, Crédit Mutuel, Primod) ou des affiches comme celle du Parti Communiste. Des églises, modestes, émergent discrètement, ou un monument aux morts (celui de Maîche). Dans les petites banlieues vous retrouvez des jardins potagers, des parkings, des locaux à poubelle, des caddies. Le temps des loisirs n'est pas oublié, avec des plages normandes ou méditerranéennes et des montagnes enneigées.

Des géographes de renom ont beaucoup aimé cette exposition.

**Armand Frémont a accepté de livrer ses pensées à Télérama.**

Dresser le portrait de la France, dit-il est un pari audacieux. Au XVIII<sup>e</sup> s, le voyageur éclairé découvre la France au-delà de ses lieux de vie familiers, à pied, à cheval, à voiture. Il décrit ce qu'il a vu, comme Stendhal, avec ses *Mémoires d'un touriste* (1838). Au début du XX<sup>e</sup> s, Paul Vidal de La Blache, géographe, livre un monument quasi sacralisé : le *Tableau de la géographie de la France* (1903). Au début des années 1980 la photographie s'impose et la Datar (Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale) livre un autre monument : *Paysages Photographies. En France les années quatre vingt.* (1984-89)

Armand Frémont a lui aussi dressé un *Portrait de la France* (2001). Un portrait de géographe, région par région, exhaustif et analytique. Il compare sa démarche à celle du photographe. Il n'y a rien de commun. Mais il pense la confrontation intéressante et respecte le silence de l'artiste sur les lieux de « la France qui gagne ». Il analyse les petits commerces de Depardon comme « parlant des classes moyennes qui ironisent sur elles-mêmes, entre leurs désirs et leurs contingences ; des classes moyennes intimes, familiales et ... menacées.

Il retient une photo en particulier, vous ne pouvez d'ailleurs pas la rater : la fête des cerfs-volants à Berck-Plage. Qui a décidé que les pays du nord étaient tristes à mourir ? Pas Depardon qui en a fait un éclat de joie, un Miro entre ciel et mer.

**Michel Lussault a lui aussi fait des confidences à Télérama.**

Il dit d'abord de Depardon : « il faut être gonflé pour montrer ce bric-à-brac de guingois ». Il observe que les géographes partagent avec les photographes les mêmes questions et avec d'autres moyens, les mêmes réponses. C'est-à-dire, une sensibilité aux lieux, aux territoires, aux paysages.

Selon lui, et en prenant exemple sur la photo de Dieppe, le travail de Depardon traduit bien ce que sont les lieux : des assemblages hasardeux d'architectures anciennes et modernes ; une vague intention de soigner le paysage. Mais il observe que les époques ne s'empilent pas comme des couches sédimentaires, elles se nouent, plus ou moins bien, se combinent pour créer de la nouveauté.

Il fait le constat que tout être humain qui sait regarder est potentiellement géographe et qu'il existe donc autant de lieux que d'individus qui regardent l'espace et le territoire. Un peu déprimant, non ? A quoi servent alors les géographes ?

Entre l'œil du photographe et l'œil du géographe, ne choisissez pas ! Allez simplement découvrir un quotidien, votre quotidien.

Maryse Verfaillie

\* Télérama horizons : livre d'entretiens avec le photographe Raymond Depardon ; les géographes Armand Frémont et Michel Lussault ; l'historien Steven L.Kaplan ; le sociologue Nicolas Renaty et des écrivains .

*Publié le 21 octobre 2010*